

Référence

Goblot, E., 1925. *La Barrière et le niveau*. Librairie Félix Alcan, Paris.

Baptiste Coulmont

Centre de recherches sociologiques et politiques de Paris (CRESPPA), équipe Cultures et sociétés urbaines (CSU), UMR 7217 CNRS, Université Paris 8 et Université Paris-Ouest Nanterre La Défense, 59-61, rue Pouchet, 75849 Paris cedex 17, France

Adresse e-mail : coulmont@ens.fr

Disponible sur Internet le 13 avril 2016

<http://dx.doi.org/10.1016/j.soctra.2016.03.016>

Sociologie des classes populaires contemporaines, Y. Siblot, M. Cartier, I. Coutant, O. Masclet, N. Renahy (Eds.). Armand Colin, Paris (2015). 368 pp.

Pourquoi consacrer un manuel aux classes populaires, s'interrogent les auteurs au tout début de leur livre, en précisant ainsi leur question : la notion de classes populaires « fait-elle encore sens dans la France contemporaine » (p. 7) ? Dans un contexte intellectuel et politique « qui a vu s'affaiblir le recours à la notion de “classes sociales” » (p. 271) et la référence au « populaire » prendre des connotations souvent condescendantes, la question vaut d'être posée, bien au-delà de la justification d'un manuel sur la question.

Les auteurs prennent appui sur les propositions avancées par Olivier Schwartz dans le texte rédigé pour son habilitation à diriger des recherches, publié depuis lors dans une version électronique plus succincte mais plus facilement accessible, sous le titre « Peut-on parler des classes populaires ? »¹. À l'en croire, « le maintien des inégalités sociales et des rapports de domination place toujours un pan très important de la société française dans une situation subalterne » alors que « la séparation culturelle [des classes populaires d'] avec les classes moyennes et supérieures a en effet changé de nature sous l'effet d'un ensemble de transformations structurelles [...] qui ont modifié les rapports d'une grande partie des ouvriers et des employés aux formes traditionnelles de la culture populaire [...] » (p. 8). Les auteurs du livre invitent à éprouver cette hypothèse en prenant appui sur des résultats d'enquêtes menées en France pour l'essentiel, qui ont porté avant tout sur la période ouverte par la « crise économique des années 1970 ». Mobilisant en 300 pages denses l'essentiel des connaissances disponibles sur les groupes sociaux que paraît recouvrir l'expression « classes populaires », ils ne répondent pas seulement à l'utilité d'un manuel mais développent, bien au-delà, un argumentaire serré et étayé qui tend à cerner les classes populaires dans la France d'aujourd'hui.

L'émergence de « classes populaires » ne tient pas seulement, selon les auteurs, à l'effondrement de la classe ouvrière et au développement du groupe socioprofessionnel des employés. Deux auteurs majeurs de la tradition sociologique auraient, à cet endroit, joué un rôle majeur : Richard Hoggart et Pierre Bourdieu. Ils n'auraient pas seulement rompu avec l'ouvriérisme qui caractérisait la sociologie française de l'après-guerre, mais auraient aussi contribué à « renouveler le regard sur les groupes dominés » (p. 23). Cette inflexion dans l'approche des groupes sociaux et les évolutions de la structure sociale elle-même permettent-ils pour autant de fonder la notion de classes populaires et de les reconnaître comme groupe social homogène et

¹ On peut consulter ce texte sur le site « La Vie des idées » : <http://www.laviedesidees.fr/Peut-on-parler-des-classes.html>

autonome ? Si l'hypothèse d'une fragmentation des classes populaires, notamment dans la France contemporaine, ne peut être esquivée, les auteurs du livre conviennent, en fin du premier chapitre, d'opter pour cette posture : plutôt que de considérer ces processus à l'œuvre de façon disjointe, « il faut s'efforcer de penser ensemble ces divisions et rapports de domination et d'appréhender leur articulation au sein d'un espace social à plusieurs dimensions » (p. 38). En d'autres termes, ils préconisent de « penser ensemble différentes composantes des mondes populaires, leur condition dominée commune et les spécificités de leurs pratiques culturelles et modes de vie » (p. 39) pour s'interroger sur « la diversité et l'unité internes du groupe en termes de pratiques culturelles, de modes de vie ou de représentations » (p. 40).

Si le deuxième chapitre tente de brosser un portrait statistique global des classes populaires aujourd'hui — de la « classe sur le papier », précisent les auteurs —, les chapitres suivants en abordent différents aspects : la condition salariale des classes populaires (chapitre 4), les processus de socialisation qui les caractérisent (chapitre 5), la spécificité de leurs pratiques culturelles (chapitre 6), les rapports des classes populaires à l'État (chapitre 6) et à la politique (chapitre 7). Une même préoccupation traverse tous ces chapitres, conformément au projet des auteurs : les forces qui donnent une certaine cohésion aux groupes que l'approche statistique tend à rassembler sous l'étiquette classes populaires l'emportent-elles sur celles qui poussent à leur dispersion ? Plus précisément : si l'état des inégalités en France accrédite l'hypothèse de l'existence de classes dominées, malgré les clivages que creusent la persistance sinon l'aggravation des oppositions entre stables et précaires, qualifiés et non qualifiés, hommes et femmes, nationaux et immigrés ou encore entre les générations, les comportements culturels des classes populaires, en particulier, en manifestent-ils la cohésion ? Embarrassés pour donner une réponse tranchée, les auteurs invitent à « penser les cultures populaires dans leur ambivalence, à la fois en terme de domination et en terme d'autonomie symbolique » (p. 189). Leur démarche les amène à interroger la différenciation des goûts et des loisirs populaires, voire, plus largement, « l'hétérogénéité des styles de vie des ouvriers et des employés » (p. 203). Ils concèdent un peu plus loin que, si « l'inégalité du capital économique et du capital culturel façonne toujours les goûts et les usages du temps libre » (p. 219), ouvriers et employés n'en forment pas pour autant un bloc homogène.

Se référant à Edward P. Thompson, les auteurs se demandaient d'entrée ce qui « au-delà de ces proximités et disparités observées [...] “fait classe” au sein de ces groupes » (p. 87). Leurs analyses denses permettent-elles *in fine* — malgré les incertitudes sur lesquelles débouchent, outre le chapitre consacré aux pratiques culturelles ou de loisirs, l'ensemble des chapitres 2 à 7 du livre — de souscrire à la conclusion des auteurs qui affirment une « condition laborieuse » commune aux classes populaires ? L'auteur de ces lignes est tenté de répondre affirmativement, mais les incertitudes auxquelles aboutissent les différents chapitres l'incitent à une certaine réserve. Cette prudence n'enlève rien à l'immense qualité de ce livre nécessaire, d'une lecture d'autant plus agréable qu'il tient constamment son lecteur en haleine. S'il propose une remarquable introduction à la sociologie des classes populaires, il ne s'adresse pas seulement à un public étudiant : il interpelle l'ensemble de la communauté de ceux qui, à un titre ou un autre, s'intéressent aux transformations et recompositions en cours dans la société française actuelle.

Henri Eckert

Groupe de recherches sociologiques sur les sociétés contemporaines (GRESO), EA 3815,
Université de Poitiers, 15, rue de l'Hôtel Dieu, TSA 71117, 86073 Poitiers Cedex 9, France

Adresse e-mail : henri.eckert@univ-poitiers.fr

Disponible sur Internet le 13 avril 2016